

## L'ÂGE DU CAPITALISME DE SURVEILLANCE

### 2/2 - La subversion du réel

Après avoir étudié les fondements du capitalisme de surveillance, la logique du système, je vais regarder comment il a progressivement colonisé toutes les sphères de la société et tous les aspects de notre vie quotidienne. Je commence par cette déclaration de Éric Schmidt, ex-PDG de Google, au Forum de Davos, en 2015 :

**« Internet va disparaître. Il y aura tant d'adresses IP [...], tant d'appareils, de capteurs, d'objets connectés, tant d'éléments avec lesquels on peut interagir qu'on ne s'en rendra même plus compte. Ils feront partie de notre existence en permanence. Imaginez : vous entrez dans une pièce et tout est dynamique ! ».**

L'assistance de Davos fut stupéfaite, mais Schmidt ne faisait que reprendre les propos de Mark Weiser, chef scientifique de Xerox Parc, considéré comme le père de l'informatique ubiquitaire :

**« Les technologies les plus profondes sont celles qui disparaissent. Elles s'intègrent dans la texture de la vie quotidienne au point qu'on n'arrive plus à les en distinguer ».**

Dix ans ont passé, et il y a bien longtemps que les la révolution numérique n'est plus confinée dans les appareils dédiés que sont les ordinateurs et les


smartphones. Des tas d'objets sont connectés, la montre, avec ses fonctions de santé, étant peut-être le plus remarquable d'entre eux. Plein d'appareils électro-ménagers peuvent être connectés. Le robot-aspirateur est connecté. La protection du domicile est en train de prendre le virage de l'IA. Les lunettes connectées arrivent... Vont suivre bientôt : les brosses à dents, les ampoules d'éclairage, les presse-agrumes...

On nous présente tous ces objets comme étant intelligents... Nous devons comprendre qu'ils ont été conçus pour "racler" notre expérience humaine et la restituer aux GAFAM à des fins de publicité.


Le roi des objets connectés, c'est évidemment le smartphone. Il sait exactement où nous nous trouvons à chaque instant. Il insère automatiquement des « **géotags** » dans les photos et vidéos que nous prenons. Les commerçants utilisent le « **geofencing** » (géorepérage) pour nous envoyer des messages appropriés quand nous nous approchons de leur établissement (exemple de la FNAC).

Les données accumulées par Google, FB et les autres sont devenues tellement gigantesques qu'elles permettent maintenant un « **apprentissage profond** » (*deep learning*).

Si bien que le surplus comportemental, en plus d'être toujours aussi volumineux, est également très varié. Varié en extension :

 nos trajets, les endroits où nous passons, notre circulation sanguine, notre lit, notre place de parking, etc., etc.

Mais aussi varié en profondeur :

 notre personnalité, nos humeurs, nos émotions, nos mensonges, nos faiblesses...

Ce surplus comportemental continue d'avoir pour fonction de prédire nos comportements futurs, et pour augmenter la justesse de ces prédictions le système n'hésite plus à intervenir directement à la source pour leur donner forme. Et cela donne toute la panoplie que nous connaissons de messages destinés à nous inciter/conditionner<sup>1</sup> (*nudge*), à ajuster<sup>2</sup> notre action (*tune*) ou à nous aiguillonner<sup>3</sup> (*herd*).

Fabriquer le futur afin de le prédire... Il fallait y penser !

Pour le capitalisme de surveillance, rien ne doit faire obstacle au développement de l'internet des objets. Et tant mieux si les données récoltées sont faciles à « **datifier** » et à coder.

Pour gérer l'internet des objets, IBM a développé Watson, chargé de traiter les données produites tous les jours par une entreprise et de leur éviter d'atterrir dans la poubelle. Il est certain que cet outil va permettre de scanner/radiographier/taxonomiser toutes les activités des entreprises où il est utilisé, et je doute que ce soit bon pour l'emploi...

Je disais tout à l'heure qu'avec *nudge*, *tune* et *herd* le système a trouvé le moyen d'intervenir dans les prédictions en contribuant à former lui-même les actions des utilisateurs.

---

<sup>1</sup> Inciter/conditionner en mettant en place une « architecture de choix » qui donne une certaine forme à l'action (exemple : une salle de classe où tous les sièges font face au professeur).

<sup>2</sup> L'ajustement consiste à exercer une influence sur le comportement « **au moment et à l'endroit précis où l'impact sera le plus efficace** ». Exemple : le bouton « **Acheter** » qui apparaît exactement au moment où nous sommes prêts à acheter.

<sup>3</sup> L'aiguillonnage consiste à obtenir un comportement par le contrôle d'un élément de la situation. Exemple : obtenir le renouvellement du contrat auto en bloquant le moteur de la voiture ou bien obtenir l'acceptation des cookies en gênant la poursuite de la navigation.

Le système a déjà franchi un autre palier : il utilise ses données pour empêcher un utilisateur d'agir.


Exemple avec l'assurance automobile. J'espère qu'il s'agit d'un exemple strictement américain... Lorsqu'un automobiliste ne paie plus ses mensualités d'assurance, le système bloque le moteur de sa voiture et envoie un garagiste récupérer la voiture. Variante : la prime d'assurance d'un automobiliste peut être modulée en fonction de son comportement.

Ici, on est au-delà des incitations et des suggestions. Des ordres sont transmis unilatéralement en dehors de toute idée contractuelle et de dialogue. Le contrat est annihilé, raison pour laquelle on parle de « **décontrat** ».

Toutes ces évolutions sont présentées par les GAFAM comme implacables, inévitables. Chaque évolution de la révolution numérique est inévitable et imprime au monde un élan menant vers la perfection de l'espèce et de la planète qu'elle habite. L'inévitable est devenu une idéologie : l'inévitabilisme, -et son quartier général est la Silicon Valley. Dans ce monde-là, il n'est plus question d'interactions humaines et de morale puisque les êtres humains sont impuissants et passifs.

Cela vous rappelle peut-être **Les raisins de la colère** de John Steinbeck.


L'employé de banque vient dire aux fermiers qu'ils doivent quitter leurs terres et leur dit : « **La banque, ce n'est pas la même chose que les hommes. Il se trouve que chaque homme dans une banque hait tout ce que la banque fait, et cependant la banque le fait. La**

 **banque est plus que les hommes, je vous le dis. C'est le monstre. C'est les hommes qui l'ont créé, mais ils sont incapables de la diriger ».**

C'est le thème de l'autonomie de la technologie ; l'idée que la technologie ne doit connaître aucune entrave si nous voulons que la société continue d'avancer. Par exemple, Google cherche à nous persuader que ses règles sont inévitables : elles sont imposées par la logique des processus technologiques, et personne ne peut les contrôler.

C'est certainement en ville que tout cela s'exprime le mieux. Cette concentration humaine est aussi une concentration d'appareils connectés. Google a forgé pour cela le concept de « **Google city** », et plusieurs villes américaines y ont adhéré. Google y déploie des kiosques internet gratuits où sont disponibles des applications telles que Google Maps permettant d'extraire des données comportementales et des prédictions. Évidemment, il n'est pas question de parler de ces aspects "bassement" commerciaux, qui doivent rester confinés dans les coulisses cependant que l'attention des badauds est attirée par les guignols qui chantent et dansent devant les kiosques.

L'un des grands défis des GAFAM c'est la personnalisation des messages qui vont nous être adressés par la publicité. Comment font-ils ? Ils doivent plonger dans notre vie intime, ce qu'on appelle le « **dark data** » : intentions, motivations, désirs, besoins, préférences, humeurs, émotions, personnalité, tempérament, vérités, mensonges... Tout cela va faire l'objet d'un calcul, à partir de quoi les messages que nous recevons sont personnalisés, ce qui flatte notre appétit permanent pour la reconnaissance.

 Posons quand même cette question : pourquoi donc livrons-nous toutes ces informations confidentielles aux objets connectés ? La réponse est désarmante dans sa

 simplicité : « **parce qu'on [nous] offre quelque chose en retour [...]**<sup>4</sup> ».

C'est aussi bête que cela. Tous ces services nous les avons d'abord perçus comme un luxe, il y a dix, quinze ans. Mais, aujourd'hui, les choses ont bien changé : les mêmes services nous paraissent naturels et nécessaires. Ils sont personnalisés parce qu'ils raclent notre intimité, mais ils sont per-son-na-li-sés. Eux au moins, ils reconnaissent notre personnalité. Et en plus ils nous apportent des services. Alors, tant pis s'il faut, pour cela, violer notre univers intérieur. Et nous touchons là à un aspect qui contribue sans doute à la stabilité du système, à savoir la connivence non pas explicite mais implicite des utilisateurs avec les GAFAM. Ces derniers, obnubilés par l'extraction des données comportementales à des fins de publicités personnalisées, violent allègrement la vie intérieure des utilisateurs, lesquels sont d'abord et avant tout sensibles aux services offerts par les GAFAM et préfèrent que cette question de l'intimité violée ne soit pas posée. La priorité aux services rendus définie par les utilisateurs permet aux GAFAM de s'adonner sans limite à l'extraction des données comportementales. Nous sommes dépossédés de nos vies et nous fermons les yeux.

Nous fermons les yeux ? Nous avons vu, mais nous fermons les yeux ? Je ne suis pas sûr que cette façon de dire soit la bonne. Elle ne va pas assez loin. Je crois plutôt que nous, les utilisateurs, nous savons et, en même temps, nous ne voulons pas savoir. Nous avons ce sentiment de perte de vie privée, mais, en même temps, nous préférons penser à autre chose. Les services rendus, quand même, ce n'est pas rien. On se demande comment on faisait avant ; avant l'internet ; avant le courriel ; avant le GPS et Google Maps ; avant Messages ; avant la banque en ligne ; avant Google drive ; avant Amazon ; avant La chaîne météo ; avant SNCF Connect ; avant Uber ; avant Doctolib ; what else ?...

---

<sup>4</sup> Variant, responsable de Google.

**« À mon sens, dit Zuboff, nous sommes parvenus à un moment dans notre histoire où notre droit fondamental au droit futur est mis en danger par une architecture numérique omniprésente de modification comportementale ».**

Les contrats, qui devraient être à l'origine d'une prévisibilité partagée ont perdu cette qualité première. L'heure est, au contraire, au **« décontrat »**. Adieu les obligations réciproques attachées au contrat ! Place au pouvoir unilatéral et à distance et intrusif. Et vive le commerce !

### **Pour conclure**

**« Les capitalistes de surveillance ne sont pas différents des autres capitalistes lorsqu'ils exigent d'être libres de toute sorte de contrainte ».**

Les libéraux, avant eux, disaient déjà que le marché est inconnaissable et que seuls les essais et erreurs décident de ce qui est viable et profitable. Il faut faire confiance à la main invisible du marché. C'est le marché qui décide des innovations viables et efficaces. La puissance publique ne doit pas s'en mêler.

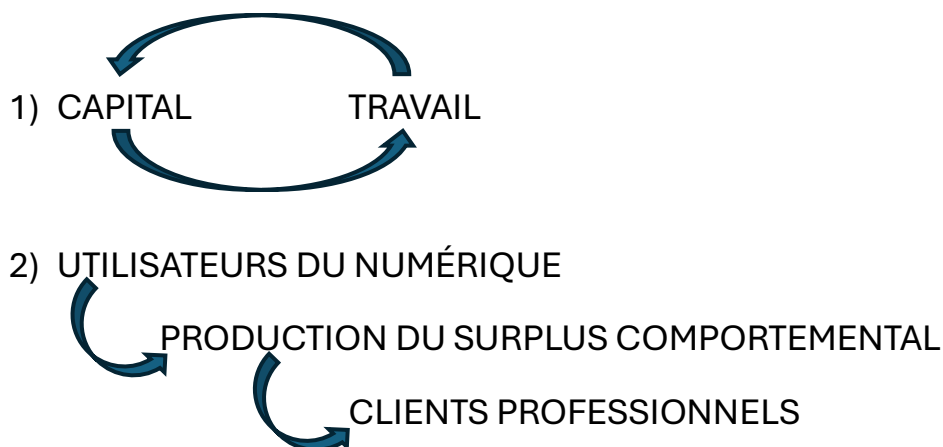
Qu'est-ce qui change avec le capitalisme de surveillance ? Le mystère est remplacé par la certitude, la prédiction et la modification des comportements.

**« Nos vies sont épluchées et monnayées pour financer leur liberté et notre soumission [...] ».**

Autre rupture avec le capitalisme traditionnel : les capitalistes de surveillance délaissent les réciprocitys organiques (relatives à l'organisme social) avec les individus, lesquelles réciprocitys avaient pendant longtemps assuré la solidité du système. Exemple : pendant des décennies, la nécessité de l'écoulement de la production au sein du corps social entraînait une régulation appropriée des salaires. Henri Ford met en place le « **5 dollars day** » pour que ses ouvriers (et beaucoup d'autres ouvriers) achètent les voitures qu'ils produisent. Les ouvriers étaient aussi des clients. Les augmentations de prix devaient donc être compensées par des augmentations de salaires<sup>5</sup>.

La stratégie de la valeur actionnariale et la globalisation ont ruiné ce schéma et imposé à la place l'indifférence. Les employés ne sont plus considérés comme des clients. Ce sont devenus des "utilisateurs", sources de matières premières (les données comportementales) qui vont être moulinées dans les "lessiveuses" des GAFAM pour devenir du surplus comportemental.

Soit les deux schémas successifs suivants :



La déconnexion du capital et du travail dans les entreprises du capitalisme de surveillance tient aussi à la place restreinte du facteur travail

---

<sup>5</sup> Les diminutions de prix aussi...

en leur sein au regard du gigantisme de leurs ressources informatiques. On dit qu'elles sont « **hyperscale** ».

**Deux exemples : en 2016, Google valait 532 Mds de dollars pour 7500 emplois [71 millions de dollars par emploi], et FB valait 332 Mds de dollars pour 1800 emplois [184 millions de dollars par emploi]. À comparer avec GM, dont la capitalisation la plus haute fut de 225 Mds de dollars en 1965 pour 735.000 emplois [300.000 dollars par emploi].**

Le capitalisme de surveillance a perdu le lien avec les gens. Il fonctionne à l'indifférence radicale. À ce titre, c'est une force sociale profondément antidémocratique. Son but n'est pas la domination de la nature, mais de la nature humaine. Il se détourne comme de la peste du chaos, de l'incertitude, du conflit, de l'anormalité, du désaccord, et recherche de manière compulsive la prévisibilité, la régularité automatique, la transparence, la convergence, la persuasion.

Zuboff dit : « **le capitalisme de surveillance peut ainsi être considéré comme faisant partie d'un glissement global et inquiétant vers ce que de nombreux chercheurs en politique identifient maintenant comme une baisse de la garde du public vis-à-vis de la nécessité et de l'inviolabilité de la démocratie elle-même** ». Des chercheurs parlent de « **régression démocratique** ». « **[...] même pour les citoyens issus de sociétés démocratiques de longue date, l'idéal démocratique n'est plus un impératif sacré** ».

Thomas Piketty va dans le même sens quand il dit :

« ***Une économie de marché [...] laissée à elle-même [...] contient [...] des forces de divergence puissantes, et potentiellement menaçantes pour nos sociétés démocratiques et les valeurs de justice sociale sur lesquelles elles reposent*** ». Et Piketty poursuit : « ***Il n’y a pas véritablement d’autre choix, pour reprendre le contrôle de la démocratie, que de faire le pari de la démocratie jusqu’au bout*** ».

Zuboff conclue sa vaste fresque sur le capitalisme de surveillance par un appel à la résistance. C’est à nous de faire. Il faut réveiller la colère ; revendiquer la souveraineté sur nos propres vies. Le futur peut bien être numérique, mais qu’il soit avant tout humain. C’est à nous de faire ; d’interrompre le cours des choses ; d’inventer un nouveau commencement.

Nos ancêtres ont déjà posé ce genre de geste. Au tournant des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles, quand le capitalisme était honni de tous, ils ont cherché à réinventer le capitalisme. Herbert Spencer a d’abord tenté d’appliquer les théories de Darwin à la sociologie, et cela a donné le darwinisme social, pour lequel si le capitalisme ne marchait pas, ce n’était pas parce qu’il y avait trop de capitalisme, mais pas assez. Après un bref succès, ses thèses ont finalement fait long feu. Au début du XX<sup>e</sup> siècle, la flamme de la refondation a été reprise par Walter Lippmann, dont je vous ai parlé à deux reprises, en novembre-décembre 2021 et en octobre-novembre 2023. Son idée est que nos sociétés n’ont pas tant besoin de démocratie que de leaders charismatiques. Un grand pas dans la refondation sera accompli en 1936 grâce à John Maynard Keynes et à sa ***Théorie générale de l’emploi, de l’intérêt et de la monnaie***. Sa grande idée : ne jamais oublier que les salariés sont aussi des clients. S’ils ne peuvent pas acheter les

marchandises produites, on va dans le mur. Vous connaissez la suite. Les idées de Keynes ont régné jusque dans les années 1970-1980. Puis, est venue la crise dans laquelle nous sommes encore. Est-ce que notre mission à nous est de refonder une nouvelle fois le capitalisme ? Peut-être pas ! Je crois plutôt que c'est d'en sortir. Autrement plus compliqué...